

ENCHANTÉS

ou comment les artistes foulent la terre natale des tout-petits

Cécile El Mehdi, psychologue-clinicienne à Saint-Nazaire
Extrait de Regards N°6, Nova Villa, *Les bébés et l'Europe*

L'enfant et l'artiste habitent le même pays. C'est une contrée sans frontières. Un lieu de transformations et de métamorphoses.

Elzbieta L'enfance de l'Art

Ce spectacle a parcouru quelques contrées avant de devenir Enchantés. Parmi ces lieux de rencontres, d'élaboration et de création, il y a eu une crèche, à Reims en 2013, pour un temps de résidence. Ce passage en crèche a peut-être eu une valeur initiatique pour les artistes, en tout cas, Enchantés témoigne me semble-t-il de leur traversée, de la façon dont cette rencontre a mis en mouvement leur matière artistique.

Spectateurs, nous sommes saisis inmanquablement par le voyage en territoire sonore auquel nous invitent Jeff et Ivan. Ils font figure de pionniers sur une terre inconnue, oubliée, territoire sonore fondamental pour toute vie humaine, appelé la Lalangue. La lalangue est un terme inventé par Lacan pour désigner la langue d'avant le sens, sorte de partition sonore qui se joue entre la voix de la mère (au sens générique du terme, nous devrions dire le premier Autre du tout-petit) et le corps vivant du tout-petit. La Lalangue, ce sont des perles vocales déposées dans le corps du bébé qui vont lui donner le goût des sons, moment jubilatoires s'il en est quand à son tour, il s'ébahit dans cette matière sonore. Cela se nomme : babil. La musicalité de la langue est première par rapport à sa compréhension. La Lalangue serait la séquence acoustique qui introduirait le tout-petit au champ du langage. Adultes, devenus grands, exilés de notre territoire d'enfance, nous ne savons plus rien de ce moment apertural. C'est un temps refoulé, car il faut, pour devenir des êtres parlants, consentir à perdre une part de cette jouissance-là et transiter par les fourches caudines d'une articulation langagière qui passe par l'écrit, la grammaire, le savoir. Rentrer dans la langue commune est notre condition humaine.

La baignade sonore que nous proposent Jeff et Ivan ne tend manifestement pas à produire du sens, mais forme une partition sonore comme en écho au temps où l'enfant conquiert lui-même sa voix et expérimente les sons de son corps devenant



sien. Si nous pouvions écouter sans voir le spectacle, nous entendrions probablement plus nettement les voix des tout-petits, lallation, onomatopées, et variations multiples qui s'invitent sur la portée musicale de l'artiste... quelque chose comme les harmoniques de l'enchantement qui monte.

Spectateurs, nous assistons sur la toile posée à même le sol, au ballet des corps. Pour le tout-petit, faire la différence entre soi et l'autre, avoir un corps unifié, étanche, une image de son corps ne va pas de soi. Quand il naît, le bébé est un amas d'organes, un être de chair. Ce n'est que progressivement qu'il parviendra à habiter son corps. Curieuse formule que celle-ci « habiter son corps », comme s'il fallait se familiariser avec cette enveloppe qui ne cessera jamais de se transformer tout au long de la vie et réactualisera cette question. L'engendrement du corps résultera d'un subtil alliage entre l'image que l'on s'en fait et le langage, « le verbe greffé en lui », car sans langage, on ne peut pas penser son corps.

C'est Jeff d'abord qui cherche les contours de sa main. Il la dessine sur le tableau mais sans laisser de trace visible à l'œil, juste pour la mémoire du geste. La main, première trouvaille sur le corps appartenant à soi pour le tout-petit. La main de Jeff se prolonge d'un pinceau, et va parcourir les contours du corps d'Ivan endormi. Se représenter le corps est l'une des grandes tâches de l'enfance. Les premiers dessins des enfants y sont entièrement consacrés. Le dessin pré figure l'entrée dans l'écriture, il se situe entre l'acte et le mot.

L'enfant soupçonne très bien dans l'empreinte laissée par sa chaussure sur le sable, qu'un champ immense d'exploration vient de s'ouvrir à lui. La main trempée dans la peinture nous ramène à ces temps immémoriaux de la découverte de la trace. L'histoire de notre humanité s'est inscrite par encoches sur des os et figures sur des murs de cavernes. Dessiner, ce serait extraire de soi une part devenue trait, autrement dit, laisser une trace qui perdure au-delà de soi et s'effacer dans le même mouvement comme sujet.

Spectateurs, nous sommes les témoins de la rencontre de deux artistes. Le corps devient instrument, percussion, Jeff et Ivan se frappent, d'abord eux-mêmes, puis l'un et l'autre dans une sorte d'affrontement qui ressemble davantage à une quête de l'autre. Ce qui se joue là n'est ni plus ni moins qu'une rencontre, le jeu de l'altérité. Moment dans le spectacle jubilatoire pour certains, un peu inquiétants pour d'autres quand la dimension du « semblant » n'est pas encore suffisamment établie. Mais, l'embrassade des deux artistes un peu après permet de surmonter l'émoi.

Un mot encore concernant la danse. Le corps, je l'ai dit, résulte d'un alliage entre l'image et le langage, mais, il faut ajouter à cela qu'entre le sujet et son corps, il y a du hors langage. Il y a une part innommable, ininscriptible, indicible. Il y a une limite au corps symbolisé, c'est le corps réel qui le trouve. La danse a ceci de tout à fait particulier, d'être prise largement dans la question du langage – ne serait-ce que par le biais de

la chorégraphie, qui est une écriture – elle suscite inmanquablement la jouissance liée au corps, mais une part relève de ce qui du vivant ne rentre pas dans le langage.

Danser, c'est une manière de jouir de son corps, en l'éprouvant mouvant, c'est une jouissance vivante (et non pas mortifère comme ce que l'anorexique fait avec son corps), car, la danse y met des bords à cette jouissance, par le rythme, la direction du mouvement, par la partition chorégraphique. Danser à deux ou à plusieurs, c'est aussi une manière de rencontrer l'autre, de le ressentir non pas par le biais d'un échange verbal comme on a l'habitude de le faire, mais par le truchement d'un éprouvé. L'éprouvé, c'est ce qui suit les chemins du corps, c'est ce qui se situe à la lisière de la psyché et du soma. Spectateurs, nous éprouvons aussi la danse, la danse se meut en nous, il n'y a qu'à regarder les corps des petits spectateurs pour se rendre compte que la danse d'Ivan et de Jeff sillonne en eux.

En résumé, il me semble que sur cette grande toile blanche posée à même le sol, les artistes sont venus raconter leur aventure, leur manière à eux de fouler la terre natale des tout-petits. On entre avec eux dans le domaine du sensible, là où les sens s'interchangent, là où on danse avec sa voix, on chante avec du bleu, on dessine des sons... Sur cette terre, la pensée n'excède pas l'éprouvé, il n'y a rien à trouver, juste à ressentir le temps présent des commencements.

